

Intervention



Les lieux du vide

Guy Darol

Numéro 15-16, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darol, G. (1982). Les lieux du vide. *Intervention*, (15-16), 57–57.

LES LIEUX DU VIDE

S'agit-il d'atteindre un but ou de gagner un territoire, ma tentation sera unique: je pousserai en avant. C'est dire la nullité même de ma démarche.

Ce qui préside à l'avancée réfute le stratagème. Toute ressemblance avec une théorie des visions en l'air n'est à mon humble avis que projection malade, cinématographe intérieur. Il faut mettre au point que ma promenade prendra la forme vide de l'aléa. Celui qui accouchera de cette expérience en cours un calcul me fera injure et perdra la face jusqu'au néant. J'ai tout oublié et mon amnésie têtue est insolvable. Foin des prédictibilités.

Il commande désormais à sa déambulation que le hasard la prenne au pied. Au pied et à la lettre. Car si sa rétivité au probable est immense c'est que sa marche autant que son écriture sont le fait de l'automatisme démiurge. Ainsi soit sa volonté. Marche des mots jetés sur la page et le pavé des routes. La décision d'aboutir lui échappe. Elle appartient, somme toute, à l'événementiel. Porte ouverte à l'accident comme à la fortune. Celui qui a pouvoir de le détourner entre dans une histoire et en renouvelle l'expérience.

Les paysages défilent. Ils sont tressés dans la veine du papier. Il n'a guère le temps de les saisir. À peine ont-ils glissé en lui qu'ils s'évanouissent. Ce ne sont qu'images brisées.

À l'instar de Stanislas Rodanski qui s'abolit en un dernier message: «**Je me sens étranger... même étranger à l'Étranger**», il n'a vocation qu'à se taire et à s'absenter. L'absence lui vient un jour de grand froid alors qu'il observe au dehors l'immuable.

Sa géographie le circonscrit à la bordure de sa mémoire vacante. Ni fond, ni surface, ni contours ne tiennent lieu. Il a perdu jusqu'à l'impatience du revers. Il ne sait plus quoi. Il ignore celui-ci et celle-là. Et nous le voyons aller et venir en ce même chemin qui conduit de nulle part à ailleurs. Il trace sa ligne d'erre et nous suivons ses dérives. Nous le poursuivons au dehors tandis qu'il s'enclot en dedans. Aujourd'hui, il s'est encore éloigné un peu plus et nous sommes à perte de vue.

Il gesticule derrière la transparence opaque d'un mur silencieux à quelques longueurs d'yeux. Ses pas ont marqué au sol un presque-cercle. Une enjambée sépare les bouts. Errement que sa terreur lui interdit. Interdit que sa raison lui autorise. Question de ne pas aboutir par crainte ou trop désir d'aboutir. Il suffirait de le diriger vers ce point final ou ce point du recommencement. Comment ne pas douter qu'il s'abîme en ce point. Nos peurs lui font face.

Nous sommes au 235^e jour et le rite obsessionnalisé désespère la fermeture du cercle. Et nos peurs nous égarent. Nous épuisons les conjectures... **Gare à vos logiques**, souffle Artaud. Ou bien il passe et s'écarte du cercle, ou bien il ne s'arrête plus.

Jacques Higelin raconte comment un ours que l'on vient de libérer de sa cage continue à tourner.

Nos regards l'accompagnent finement.

Quelqu'un observe et commente:

«Ils se sont réunis en un cercle qui enferme un vieil homme. Celui-ci dessine en mouvement un cercle qu'il n'accomplit pas. Il se dresse sur ses jambes, raidement, et s'installe parfois jusqu'à dix minutes dans une posture qui évoque l'agacement et la méditation.

Son visage ridé est royal. Il demeure immobile tandis que ses yeux balaient à l'entour. L'expression du regard est si intense à cet instant qu'elle inspire la tension et le relâchement. Ce sont des yeux qui disent la fatigue, l'insoutenable, l'effondrement ou rien. Le vide et tout ce que l'on peut y mettre. Disent-ils tout cela, ou cela est-il dit dans le regard de ceux qui observent en cercle?

Puis il reprend sa marche, à l'envers, sans jamais quitter le sillon tracé par leurs yeux. Une marche régulière, à la fois sereine et nerveuse. Il s'arrête à nouveau et se campe rapidement. Son visage ridé est royal. Il demeure immobile tandis que ses yeux balaient à l'entour. L'expression du regard est si intense à cet instant qu'elle inspire la tension et le relâchement. Ce sont des yeux qui disent la fatigue, l'insoutenable, l'effondrement ou rien. Puis, il reprend sa marche, à l'envers. Une marche régulière. Il s'arrête et se campe encore, raidement. Ses yeux balaient à l'entour.

L'expression du regard est si intense à cet instant qu'elle inspire la tension et le relâchement. Ce sont des yeux qui disent la fatigue, l'insoutenable, l'effondrement ou rien. Des yeux qui disent la fatigue, l'insoutenable, l'effondrement ou rien. La fatigue, l'insoutenable, l'effondrement ou rien. L'effondrement ou rien. Ou rien. Ou rien. Ou rien. Ou rien. Ou rien.»

Guy Darol